

[2 janvier (1), Monte-Carlo]

2 – 1 – 76. Treize heures. Monte-Carlo.

Avons réveillonné dans somptueuse salle Empire de l'hôtel. Bien. Mais hier, alerte pour papa. Et ce matin. Suite de la fatigue et des antibiotiques ? Mais ce courage de papa, pas mauvaise mine, et plaisantant, couché : tout à l'heure, nous étions allés le voir, dans nos peignoirs de bain, blancs. Maman dort mal.

Olga ne téléphone plus. Et tout ça dans cet Hôtel de Paris, ce luxe, et ce « campement » au milieu du luxe.

Ne veut plus me préoccuper pour mon livre : son destin le suit, ou le précède.

[2 janvier (2), Monte-Carlo]

Dix-neuf heures.

Papa mieux. Suis dans leur appartement. Luce et moi avons marché deux heures au col de la Madone, et maintenant elle se promène avec maman qui a besoin de prendre l'air. Moi, dans le salon, face à la chambre de papa, pour qu'il ne reste pas seul. Il lit *Le Monde*, celui du jeudi, mais je sais que J. Piatier ne fera pas l'article. Un désespoir tout uni m'anime. Madone, existes-tu pour moi ?

[6 janvier, Monte-Carlo]

6 – 1 – 76. Treize heures. Monte-Carlo.

Tunnel, toujours. Pour papa : yeux traqués, tristes. L'histoire d'Olga le ronge. Il doit rester couché. Maman dort mal, rumine cette « liaison », nous parle de sa vie sacrifiée, et de ses derniers restes de liberté perdus, puisqu'à présent papa veut qu'elle soit toujours là. Or, c'est lui, depuis toujours, qui, partant seul, a habitué maman à rester seule, et libre un peu.

- S'il voulait le divorce, je le donnerais sans hésiter une minute, après avoir assuré ta part et la mienne.

Elle nous disait ça tout à l'heure, dans notre chambre où elle vient le matin, pour une heure, tandis que papa est au lit. Il est affaibli, a ses crises d'angine de poitrine...

Hier, soir, Luce et moi entrons dans la salle de télévision. Un seul spectateur, le professeur Leprince-Ringuet. Calme, impressionnant. Ni invité ni bousculé comme tous ces petits cons de la radio ou mondains. J'aurais aimé lui parler. N'ai pas osé. Surtout que le sujet de sa conférence était : l'art et la science !

Voilà. Pour Paris, ai téléphoné. Alain me souhaite une « année parfaite » (?). J. Piatier lui aurait dit pour mon livre qu'elle en faisait « son affaire ». On verra. M.-Pol encore à Vézelay. Mais Marguerite m'a dit « qu'il me pardonnait ». Pour D. Aury, fait nouveau : a lu mon Journal, trouve pages sur Schlumberger fameuses, mais impubliables. Le reste, bien, mais hésite, les montrera à Arland. Quant à son article, il sortira dans numéro suivant de *NRF* après celui consacré à Saint-John Perse. Je la remercie, parle de moi, ajoute :

- À mon retour, je vous téléphonerai et nous irons déjeuner...

- Non Boris : vous viendrez déjeuner à la maison ! Donc, téléphonez-moi dès votre arrivée.

Voilà le fait nouveau. Déjeuner chez elle. Qui l'aurait pensé voici quelques mois seulement ?

Puis : ai téléphoné à Marcelle : elle est bien, s'accommode bien, et c'est tant mieux !

[7 janvier (1), Monte-Carlo]

7 – 1 – 76. Treize heures. Monte-Carlo.

Soleil. Luce est en train de parler à Olga au téléphone. Et papa, vu toute cette histoire, a des crises plus nombreuses. Degeorge (venu spécialement) est net : aucune aggravation. Mais le moral... Hier soir, c'était pénible. Tout cela, sur fond de luxe, de cette salle Empire où, hier soir, par exemple au Noël russe, rutilaient bijoux, fourrures, salle pleine, Rolls au bas du perron, tziganes jouant... Tout cela existe encore !

[7 janvier (2), Monte-Carlo]

Douze heures (nuit).

Papa est mort. À seize heures trente. Il est dans la chambre voisine. Maman nous l'a annoncé au retour de notre promenade. J'ai vu papa. Une terreur lourde m'a pris, la panique, papa, pour moi. Suis allé l'embrasser. Qu'est-ce qui va commencer maintenant ? Maman, Luce, et moi, nous nous serrons tous les trois. À l'hôtel. Pour le moment, n'ai plus de larmes. Aucun de nous trois. La vie. Mon père. Ce matin, il parlait joyeusement à Luce. Il était mieux. Et maman ? Elle nous a raconté : se levant, après sa sieste, à nouveau, crise d'angine de poitrine. Maman accourt.

- Prends ta pilule.

- Je l'ai prise.

Il ferma les yeux, couché. Cessa de gémir. Maman a couru, mis de l'eau, puis appelé le médecin qui a tenté un massage du cœur. Rien. Papa était mort. À dix-sept heures, maman demande au concierge de nous annoncer [*sic*] [,] de monter dès notre arrivée.

Luce et moi, croyant à nouvelle crise, accourons. Maman ouvre :

- Ton père est mort.

Oui, et j'ai réagi en pleurant, sur le coup, ai serré maman. Après, dans la chambre de papa...

[9 janvier, Monte-Carlo]

9 – 1 – 76. Treize heures. Monte-Carlo.

Partons tout à l'heure. Nuit, mieux. Maman a couché dans autre chambre, à côté de la nôtre. Avons vu hier, à dix-sept heures, papa exposé : salon somptueux, bière luxueuse, et son visage, tout blanc, énergique, un rien moqueur, j'ai caressé son front glacé, tous les trois, nos larmes. Revenu à l'hôtel, ce malaise, et le médecin assurant que ce n'est rien.

Serons avec maman. Tout. Ai téléphoné à Max. Il a été effondré, viendra aux obsèques.

- Boris, il arrive un moment où ce genre d'évènement trouve sa place. Mais c'est long.

Avons dîné dehors, vaguement. Dans petit restaurant.

[12 janvier, Paris]

12 – 1 – 76. Douze heures. Paris. Rue [de] Monceau.

Y avons couché, dans chambre des parents, (ou plutôt papa) car maman couchait souvent dans la sienne, comme cette nuit. Hier, dîner à trois dans cuisine. Avons même ri, fait des projets, parlé de la succession. Avons dormi. Ce matin, à dix heures, la bière est amenée, où papa repose, dans le bureau. Je ne me plie plus en deux, en criant : « mon papa à moi ! » comme ce 7 janvier où maman nous a dit : « Papa est mort ! » Je me suis appuyé sur la bière, les larmes coulaient toutes seules, nous trois, puis maman a dit : « Suffit. Il faut vivre ! »

Monsieur Racine (directeur des Pétroles en Israël) grand ami de parents est venu, a dit – pour l'affaire – la marche à suivre. Pour le moment.

Hier, passant par Dobropol, lettre d'Henri : inattendu. Me repropose son amitié.

[13 janvier, Paris]

13 – 1 – 76. Dix-neuf heures trente. Monceau.

Papa a été enterré. Depuis ce matin, courses, visite au grand rabbin, les fleurs s'amoncelaient au salon, et à quatorze heures, les gens ont commencé à venir. Ceux pour Israël, du bureau, Monsieur et Madame Zemft, Max, Marguerite, Alain et Norma. Puis les pompes funèbres. Cette descente du cercueil dans l'escalier, puis dans la cour vers le corbillard de luxe, la foule d'invités derrière nous, et toutes les fenêtres noires de monde (ce sont des bureaux), papa, partant ainsi dans son cercueil, c'était hallucinant. Mon père. Puis à Bagneux. La cérémonie telle un rêve. Me suis occupé plus de Max que d'Alain. La descente dans le caveau. On tenait le coup. La prière, en ce gris glacial de la banlieue. Les condoléances. Le retour, ici, dans son bureau.

Ma tante et mon cousin dînent seuls ce soir. Reviennent demain. Ma pauvre tante a un air ! Demain aussi, viennent – pour l'affaire – Monsieur Zemft et Renard. Provisoirement, serai PDG. Avant qu'on vende l'affaire. Tout ça sur les conseils de Monsieur Racine et... maman. Qui est formidable pour l'instant. J'ai dit à Max, dans la voiture :

- PDG et écrivain, ça ne va pas très bien ensemble.
- Non. Mais Valéry (*sic*) Larbaud l'était.

Mais moi, à qui il faut tellement plus ! Puniton ! Puniton ! Oh Dieu ! Et mon père. Mardi dernier je lui parlais pour la dernière fois.

Un vide tout surnois me ronge. Me rongotte. Les parents de Luce étaient là aussi.

J'ai une photo de papa sous les yeux...

Bon fils ? Oui. Mais la joie, la fierté nette, que j'espérais pouvoir lui donner. Ni son bras droit, ni agrégé, ni écrivain connu. J'étais outré à quinze ans quand il semblait me mépriser un peu. N'avait-il pas raison ?

Même pour ce livre, ce *Cratère*, auquel Henri pardonne un peu... jusqu'à la page cent quarante, un peu comme d'autres (ma tante, mon cousin, son ex-femme) l'ont dit aussi. Même maman. Pauvre héroïne, à qui l'on interdit de croire à la toute-puissance des mots. Et à la fin ? Cette fin où vie et mort, présence, absence, s'épousent...

Comme j'ai eu mal ce soir à Monaco quand j'ai vu papa dans son lit. Lui, si pudibond toujours... Je lui ai dit, moi :

- Boutonne ton pyjama, tu vas prendre froid.
- Mais non !

Sa poitrine nue me gênait.

En ce moment, Luce et maman comptent les millions que maman a pris dans le coffre, hier. Plus tout le reste.

[16 janvier, Paris]

16 – 1 – 76. Dix-sept heures. Paris.

Hier, ensuite, journée atroce. Effondré, pleurant. Et maman qui se tient ferme – le jour – a appelé Serfati. Je n'ai rien. Le soir, lisant *Le Monde littéraire* me suis à nouveau effondré en lisant deux articles sur Robbe-Grillet : le type même de l'écrivain qui réussit. Or, ses écrits, du trente-sixième sous-Kafka, où tout exprès, est flou, ennuyeux, sans rien : et cette absence de vie (volontaire, oui, mais due peut-être aussi à l'impuissance) qu'on veut faire passer pour la vie ? La vie, soi-disant « vieux jeu » ? Mais c'est parce qu'ils ne voient que le côté vieux jeu de la vie, où ils stagnent dans le banal incurable. Alors, en tortillant cette banalité, ils font croire à un « Nouveau Roman ».

Or, la vraie nouveauté (flot de vie autre) est ailleurs.

En attendant, à eux les articles, télévisions, thèses d'université, avec ce jargon *sorbonnich'* de structures, polysémie, sens, etc.

En face, les « vrais romans » : historiettes bien ficelées, ayant toujours leur public.

Entre les « intellects » qui font un peu de tout, à coups de recettes.

Et rien ne sort des viscères vers l'inconnu. Et moi, en attendant, qui ai mon monde, poussant vers d'autres visions, en haut et en bas, sans les trucs artificiels, mais avec un regard différent, je crève de silence.

Ce matin, premier conseil d'administration : suis Président pour quelques mois, maman venant plus au bureau. Moi, de plus loin. Téléphonant à Grasset où : rien de nouveau, l'attachée de presse m'a dit :

- Mauvaise passe en ce moment.

Je hais qu'on me plaigne ! Mais...

La fortune a l'air immense, et... vivrons-nous ?

Implacable de tout...

[22 janvier, Paris]

22 – 1 – 76. Dix-neuf heures. Paris.

Café La Rotonde. Sors de chez D. Aury.

M'a montré son article qui est bien.

Mais elle admire Robbe-Grillet ! Alors que suis-je ? Je vais peut-être faire chronique – ou notes de romans pour la *NRF*. Vont-ils publier extraits de mon Journal ? Rien de moins sûr ! À part ça, a été vraiment gentille, avec whisky, dattes, chocolat. Avons parlé des Boches... Et chez nous, dès ce matin, déménageurs transportant meubles pour notre installation définitive. Mais Maître Lubetzki, vu cet après-midi m'a dit que c'était dingue. Il verra Zemft, et surveillera l'affaire. Son calme, son expérience, m'ont calmé aussi. Peut-être peut-on ne pas se cogner aux murs ?

[26 janvier (1), Paris]

26 – 1 – 76. Douze heures. Monceau.

Soleil. Hier, fûmes au cimetière. Il neigeait. Avions acheté des fleurs. Et nous courrions, d'une allée à l'autre, cherchant la tombe pas encore aménagée... C'était décomposant. Deux « Cantors » (chanteurs) juifs, chargés – dans le carré juif du cimetière – de prier, tout crotteux, nous ont aidés, et enfin, j'ai trouvé la tombe de papa. Il ne faisait pas encore nuit. *Wladimir Schreiber. 1898 – 1976*. Et maman s'est évanouie. Mais auparavant, les cantors avaient eu le temps de chanter une prière, comme ça, à peine arrivés sur la tombe, et de repartir, joyeusement avec le billet de cinq cents francs que je leur ai donné.

J'ai disposé les fleurs. Luce s'occupait de maman, couchée sur la boue, avec son manteau de vision. J'ai couru chercher la voiture. Nous étions à bout. Sommes repartis : j'ai pu – quelques instants – me recueillir devant la tombe. Avons dîné dans la cuisine ; ça allait mieux.

Travaille sur [«] Van Horn [»], lis, et en même temps, projets, sommes d'argent assez énormes. Pour le moment l'affaire continue.

Et on fait des comptes, sans cesse, et en effet, les sommes ne manquent pas.

[26 janvier (3), Paris]

Dix-neuf heures.

Cœur lourd. Pourtant tout s'est bien passé cet aprèm. Dominique Aury m'a donné *quitus* pour écrire note sur roman de mon choix (à condition qu'elle plaise). Chez Grasset, deux articles nouveaux (mais pas enthousiastes !) dans *La Libre Belgique* et *La Tribune de Genève*. Et là, F. Mallet-Joris signait son dernier roman. Ai longtemps hésité, et enfin lui ai demandé une dédicace. Avons bavardé : elle pensait que je n'avais écrit que *Le Cratère* ! Oh ! Dérision, ce juré célèbre du Prix Goncourt, et moi, l'obscur vieillissant... Mais enfin, on peut dire que pour moi, ça s'est plutôt bien passé. Mais ce cafard... Je revois maman et Luce bavardant – hier – à voix basse dans le grand salon dont les vitrines seules étaient allumées. C'était poignant. Et puis, papa est mort juste voilà trois semaines. Affreux cafard... Certaines proportions de la dérision... Mais je ne veux pas me plaindre.

[4 février, Paris]

4 – 2 – 76. Quatorze heures. Paris.

De nouveau, ça va mal : maman – pourquoi ? – fait la tête. Dit presque que je suis un incapable. À cause de Bâle, où, en effet, je ne fus pas – ne sachant rien – brillant. Mais maman dramatise tout. Tout cela est réparable. Elle dit maintenant :

- Il faudra naturellement que j'assiste à toutes les réunions...

Tout à l'heure, me suis plaint à Lubetzki qui (je parlais de ma mère, de ses « états » que tous voient, d'ailleurs) me cite le roman de Philippe Roth : *Le Complexe de Portnoy (sic)*

- Vous l'avez lu ?

- Non.

- Vous ne lisez pas assez, mon vieux, je vous l'ai toujours dit !

S'entendre reprocher ça, alors que mon programme de livres – où n'entrent pas de romans, il est vrai – me paraît couvrir toutes les gammes des connaissances... ! Lubetzki, au téléphone, avait l'air de me mépriser un peu.

Toute la ligne, et au-delà... Tout.

Pire qu'un saccage. Ma vie a poussé à l'état de ruines. Que faire ? Être un incapable total tout en croyant en moi, alors qu'à cinquante-deux ans et six mois, non, neuf mois, je n'ai encore rien réussi.

Fatigue. Vague soleil. Les défilés de chiffres, millions, vagues rancunes... C'est « vachement chouette ! ». C'est dégueulasse. Je m'embourbe dans le dégoût.

Les vagues rancunes : celles de maman, évidemment ! Et ces sinistres soirées, où elle reste là, tête basse, sans un mot ! Et là, ce n'est pas seulement le chagrin, c'est cette sourde rancune contre nous, pour un mot ou un geste trop ou pas assez fait...

Comme dans toutes histoires de successions, comme les dialogues, on commence par s'étreindre, et peu à peu, la vie quotidienne reprenant le dessus, on se combat...

[7 février (2), Paris]

Vingt-trois heures.

Le drame atteint l'irrespirable : après Carita avions rendez-vous avec maman au café, et là, avec un gentil sourire, elle commence :

- Mes enfants, je ne veux pas peser sur vous, c'est pour ça que je veux aller vivre en Israël.

Et elle continue, répétant cent fois qu'elle ne veut pas être un poids, être ceci, cela, et moi, je l'approuve, disant parfois (et Luce aussi) :

- Mais tu n'es pas un poids.

Visiblement, mes réactions ne la satisfaisaient pas. Souriant toujours, elle se met à dire qu'en Israël, elle ne sera jamais seule comme ici, (ce qui est gentil pour nous !) que là-bas, on la comprend, bref elle commence à asticoter tant et plus, et je sentais mon agacement monter. Et puis :

- ~~Si j'étais allé en~~ Luce et toi, vous [,] vous n'avez pas compris la profondeur de mon deuil. Vous n'avez rien compris... Et si ce mois de deuil je l'avais passé en Israël, j'aurais été beaucoup moins seule.

Là, j'ai explosé ! Oser dire ça, alors que nous étions tous les trois comme un seul être. Cracher sur ce souvenir sacré ? En plein bistrot, puis dans la rue, j'ai crié qu'elle n'avait pas le droit de parler comme ça, et j'ai ajouté :

- Je commence à comprendre papa !

Alors elle a tourné dans la première rue. Quelle monstruosité ! Finalement, elle a passé sa vie à accuser tout le monde. Sauf Israël, avec les phrases théâtrales. Ridicules. Ayant toujours critiqué tout le monde... et être réduite à cracher une sorte de amour-haine par impuissance de tout.

Or, ma phrase elle l'a prise comme si j'approuvais papa pour Olga. Et après tout, pourquoi pas ? Si elle ne part pas pour Israël, Luce et moi quittons l'appartement. Je n'en peux plus. Tout ça parce que nous avons voulu reprendre « à peu près » la normale [*sic*]. Et elle, braquée théâtralement sur ce chagrin – qui explose en pauvre petite rancune. Oui, c'est une malade.

Mais dois-je accepter qu'elle me rende malade aussi ?

[27 février, Paris]

27 – 2 – 76. Paris.

Toute cette semaine, bien. Alain, Norma sont venus dîner. A[lain] parvient toujours à me décourager. Et c'est vrai que pour moi en général, et mon livre en particulier, ce n'est pas brillant... Max malade. Hier déjeuner avec D. Aury. Bref, passable. Maman mieux. Et mes livres, mes livres... Par moments...

Ces gens qui sont admis par leurs confrères, mettons à l'étranger, comme moi ne le fus jamais ! (sauf à Tunis au prix Combat), mais toujours, par exemple, comme fils de mon père...

Lorsqu'on lit les biographies des uns et des autres, on se dit : « Comment est-ce possible ? Il ne pouvait pas changer ça ! » Mettons Baudelaire rêvant toute sa vie d'aller à Londres, et il n'y est pas parvenu. On se dit : « Quand même ! À ce point ! S'il avait vraiment voulu ! » Bref, pour les autres – et après coup – on a toujours l'impression qu'ils auraient pu changer leur destinée.

Et moi ? Quand on lira après-coup la mienne ? Ne pourra-t-on se dire : « S'il avait voulu, il aurait pu l'avoir, sa gloire ! » Mais moi, à l'intérieur de ma destinée que je ne connais pas encore, tel une fourmi, puis-je changer quoi que ce soit ?

1976

[9 mars, Paris]

9 mars. Onze heures. Paris.

Maman en Israël. Téléphone chaque jour. Y semble bien. En tout cas, elle est mieux. Et tous les trois, sommes bien. Arland accepte mon article, mais non mes pages de Journal. Les trouve trop « jeunes » quoique charmantes. Peut-être ne sera-ce bien que dans l'ensemble et une fois célèbre ?

Coup de fil par-ci, par là. Vois souvent D. Aury. Et tâche de travailler.

[22 mars, Arosa]

22 – 3 – 76. Vingt heures. Arosa.

Luce à l'hôpital, à Chur. Depuis deux jours nous skions épatamment ; et voilà qu'aujourd'hui, elle tombe, mal, jambes écartées, et il semble pas assez vite pour que la fixation ait pu jouer. À moins que le salaud vendeur de ski l'ait mal vérifiée. Donc, de nouveau, médecin, ambulance, hôpital de Chur, et me revoici à Arosa. Cette nuit on opère Luce du genou où les radios montrent une fracture. Évidemment, je l'ai engueulée. Après vingt ans de ski, tomber si mal, c'est-à-dire même pas dans la vitesse de la pente !

Pendant ce temps, maman quitte Israël car deux pontes russes sont venus de Moscou à Paris, sans doute pour acheter l'affaire. Pour le moment, je n'ai pas besoin d'être à Paris, mais maman, oui. Pour ne pas être seule dans le grand appartement, elle emmène sa cousine Hélène.

Luce chérie, de nouveau loin de moi. La guigne nous poursuit. Je suis seul dans cette chambre. Vais tenter de travailler. Souvent, je suis dur avec Luce ; je la houspille pour des lenteurs de pensée qu'elle a... L'autre soir, elle me dit :

- Je te donne tout !
- Ah ? Et au point de vue intellectuel aussi ?
- Non.

Et elle s'est mise à pleurer. Je ne suis qu'un monstre d'égoïsme qui pourtant pour les autres...

[13 avril, Arosa]

13 – 4 – 76. Dix-huit heures trente. Arosa.

Demain, départ. Luce se rétablit tout doucement. On se promène avec maman, on parle de papa, de l'affaire qu'on vendra peut-être aux Russes, de nos millions et plus même, ici, d'Olga. Moi, à présent le « Président » de L'Urbaine. Est-ce qu'on m'y méprise ? J'ai dû parler sèchement hier à Madame Dessexe, à cause de mes cartes de crédit. Je travaille. On boit du thé à l'hôtel, on y dîne. On bavarde. Maman parle de sa mère, ce pouvoir quasi diabolique qu'elle avait de jeter des sorts et voir l'avenir. Et pourtant cette tragédie, cette atrocité de sa mort (sous les Allemands) à Riga, mais où ? Là-bas, ou dans le train, ou dans un camp ? On ne sait rien, sinon sa mort et celle de mon grand-père. Tout de même, elle avait ce pouvoir, et sur moi aussi elle a prédit. Que je parlerai à la Sorbonne, ou qu'on y parlerait de moi. Alors ? Quand ? Quand ? Cette mélancolie qui me point malgré tout ce que j'ai déjà. Et le mot du soulagement qui se refuse.

[24 avril, Dordives]

24 – 4 – 76. Onze heures trente. Dordives.

Depuis hier soir. Temps gris et froid. Ici malgré maman et Madame Dupaty [*sic*], malgré parents de Luce qui viendront ce soir, trop de fatigue pour Luce. Jusqu'en juillet, irons pour week-ends dans relais de campagne. Hier, fus au bureau, car, coup de téléphone anonyme, voix de femme, disant à maman : « Renard et Madame Dessexe manigancent. » Quoi ? Que peuvent-ils ?

Mais suis allé au bureau. Abelson m'a expliqué des trucs. Lui, les deux autres préfèrent que je reste « Président », car eux sont alors en fait, les maîtres. Mais je crois qu'il faut vendre.

À part ça, suis très découragé. Certes, la vie est facilitée, malgré certains trucs comme ces valises et paquets, hier, à porter pour venir ici. Mais ici, avec maman ce n'est plus comme à deux, jadis. Déjà, avant son accident, Luce avait plus de travail. Mais maintenant, avec son genou, il n'y a rien à regretter. Après, ferons faire travaux d'agrandissement. Voilà.

Mais moi ? Mon œuvre, mon nom, absolument inconnus, rien sur mon dernier livre, et j'aurai cinquante-trois ans dans un mois ! Autour, ça bourgeonne ou fleurit. Tout. Moi : rien. Depuis quelques jours, ça me laboure. Et ces « Schreiber » qui surgissent partout, apparentés à J-J. Servan-Schreiber, avec l'adjectif « schreibérien » qu'on lui accole et que je croyais jadis destiné à moi seul. Mon nom sombre dans cette masse de « Schreiber » journalistes, etc. dont aucun d'ailleurs ne parle de moi. Cette dérision effrayante de mon destin. À pleurer. Et je ne pleure pas. N'implore plus. Est-ce foutu ? À moi ! Et quoi ?

[30 avril, Paris]

30 – 4 – 76. Douze heures trente. Paris.

Avant-hier, France Culture me téléphone de la part de Mourgue, pour m'interviewer. L'émission doit durer une heure trente. Donc, ils viennent ici pendant trois heures (à cause des coupures, etc.). Content. Mais, à l'instant, téléphonant à S. Prou, apprends qu'elle est invitée à Nice, à Lyon, à la radio et télé, bref partout. Alors ? N'y pensons plus. A aimé *Le Cratère*. Voilà.

D'autre part, mon idée du Prix des Sept fait son chemin. Max, Y. Berger, Alain (qui dit qu'il faut avancer la date de la remise du prix). Piatier – que j'ai pu enfin avoir au téléphone – accepte simplement de me recevoir au journal. Je crois qu'elle refusera de faire partie du jury.

Ai genre bronchite, toussote. Travaille (aujourd'hui, moins). L'affaire va être mise en vente.

[20 mai, Paris]

20 – 5 – 76. Seize heures. Paris.

Le prix prend forme. Je sors beaucoup (trop d'après Luce et maman).

Ce soir, à l'instigation de J. Piatier, première réunion au restaurant Pont Saint-Bernard de quatre jurés. (Elle, D. Aury – si gentille, décidément – Alain et moi.) Max, à Vézelay, un peu vexé par ma lettre. (Alors que je croyais lui épargner la corvée de la première réunion.) Cette somme de soixante-dix mille francs qui, d'après Renard (Directeur Financier chez nous) n'est pas grand-chose, en littérature, compte.

Hier, dîner avec M. Maillaud, attachée « en chef » chez Grasset. Ne dit rien de ce qu'elle pense de mes livres. Ai – parfois – l'impression d'être un « attardé » fut-ce par la fortune qui – chez l'écrivain – n'est plus au goût du jour. Tant pis !

L'émission s'est bien passée. Le jeune T. Ulmann s'est dit « fasciné ». On verra (entendra) l'émission.

Temps plus frais. Maman à nouveau déprimée. Luce, ça va.

[26 mai, Paris]

26 – 5 – 76. Douze heures. Paris.

Mille choses, activités, un certain « contentement ». Mon prix semble plaire (si mes livres plaisaient autant !) Le dîner à quatre, a été épatant. Nourissier à dix-huit heures, m'attend chez lui. Brusquement les gens ont l'air de s'apercevoir que j'existe. Tout ça pour soixante-dix mille francs ! Et Y. Berger qui me téléphone pour me demander un « service ». Lequel ? Devons-nous voir au Twickenham le 1^{er} juin à dix-neuf heures. Et Piatier qui m'a embrassé à l'issue du dîner. Hier, tous trois fûmes à Zürich. Avant-hier, vu Max. Épatant.

Puis avec Luce et maman, au restaurant du coin sur les quais. Et à cause d'une grande tablée au fond et d'un guitariste, j'ai chanté, et un certain succès.

Curieux comme toutes ces choses se produisent.

Ai fini correction des poèmes. Vais reprendre [«] Van Horn [»]. Mais pas l'essai pour le moment.

[27 mai, Paris]

27 – 5 – 76. Treize heures quinze. Paris.

Hier, Nourissier. Avons longuement parlé. Cet hôtel particulier, son « living » magnifique, le jardin derrière. Lui, que je croyais – qui était peut-être – mon ennemi, m'a paru si attentif, si chaleureux, fraternel, et je parlais (en plus du prix) de ma vie, de cette horrible masse noire littéraire qui m'éjecte, mais j'en parlais avec une certaine animation, et lui :

- Vous le dites avec le sourire ; ça prouve que c'est grave.

Il semble vouloir s'occuper de moi, en plus du prix. Certes, je compte sur le prix pour m'ouvrir des portes – je l'avoue peut-être ingénument – mais, après d'autres, il m'a dit de ne pas le dire. Ses conseils : « Ne jamais sortir là où l'ennemi vous attend. » Il va peut-être me protéger un peu.

C'est l'Ascension. Tout est vide. Je veux à présent me défaire de toutes – ou quasi – histoires annexes et me donner à ce qu'il faut ! Moi, le vaincu.

[28 mai, Paris]

28 – 5 – 76. Onze heures trente. Paris.

Qu'ai-je ? Cinquante-trois ans ! Anniversaire. Bien. Mais : poids de jambe gauche incitant docteur Serfati à faire faire analyses ultra compliquées pour voir si artères bouchées ! Donc, au moment où je vais peut-être sortir de l'anonyme grâce à mon prix (et non encore à mes livres) la maladie voudrait s'installer ? Est-ce un Destin, ça ? À moins que, pris au début... Et j'ose encore implorer.

À dix-sept heures trente, pars pour Vichy. Max me le demande, puisque cette ville organise exposition sur lui. Mais c'est la dernière fois que je me dérange sans être invité officiellement. J'en ai marre de jouer les bouche-trous ! Hélas !

Nourissier me disant l'autre jour que tenir son journal depuis l'âge de douze ans... Il semble penser à une publication. « Ne jamais sortir là où l'adversaire vous attend. » Il prétend que, vu mon « éloignement », la sortie de mes romans produit un petit bruit habituel de ronronnement.

- Mais mes livres ne sont pas ronronnants !

- Bien sûr. Mais chaque fois qu'ils paraissent, c'est comme ça. Une habitude. Les gens disent : « Ah oui ! Encore un roman de Boris Schreiber. » Et ils ne le lisent pas. Je vous avoue – et il faut être franc maintenant l'un envers l'autre puisque nous serons au même jury – que je n'ai pas lu *Le Cratère*. Mais il n'y a aucune raison qu'on ne vous aide pas à avoir votre place, vous qui baignez dans la littérature depuis si longtemps – alors que tant de tartignolles brillent dans la littérature d'aujourd'hui.

Voilà. Et d'autres choses. Et ce que je ne dis pas. Qui ne peut se dire. Que j'exprime peut-être dans mes livres sous une forme détournée. Le sordide. Moralement parlant.

[19 juin, Dordives]

19 – 6 – 76. Quatorze heures. Dordives.

Donc, hier, déjeuner du Prix des Sept (moins d'Ormesson) au Pont Saint-Bernard. Vraiment bien, toutes ces « vedettes » étant là. Certes, face à elles, moi, l'obscur, je me sens toujours complexé, et puis, entendre parler d'autres livres que des miens, m'agace toujours. Enfin, les trois « hommes » (Alain, Max et Nourissier) sont plus grands que moi (en gloire et... par la taille), alors tout ça m'agace, et malgré l'excellente ambiance, animée, et cette gentillesse pour moi (Nourissier – mais est-ce sincère ?), suis revenu à « Monceau » mal luné. Luce l'a mal pris, suis reparti pour Carita où j'ai plaisanté, puis tardive arrivée ici où sont parents de Luce.

D. Aury m'a demandé de collaborer au numéro d'octobre de *NRF* consacré à la correspondance des écrivains. Quitte à écrire une lettre « pour la circonstance ». Jamais avant on ne m'aurait proposé ça. Certes, à la fin du déjeuner, D. Aury a fait la même proposition à Alain. Mais comme dit Luce, pour lui, c'est normal, pour moi, non. C'est la preuve de mon avancée. Si lente ! Et ce n'est pas encore la percée.

Fus peu bavard au déjeuner, laissant la parole aux « vedettes ». Rencontrant Alain après Carita, fûmes au café, parlâmes du « Nobel » : comment l'avoir si l'on n'est pas traduit en Anglais ? Bref, etc.

Maman semble bien en Israël. Rêve de papa, ces derniers temps : cette nuit, il pleurait et je le consolais. L'écrivain, mes yeux se mouillent, gorge serrée.

[20 juin, Dordives]

20 – 6 – 76. Onze heures. Dordives.

Hier, balade habituelle de deux heures, en forêt, halte devant le petit bouleau : j'aime embrasser son écorce lisse. À la télé, Luce, ses parents, moi, vu : *Cheval évanoui* de F. Sagan. Surprise devant cette qualité : moi qui crois qu'un auteur à succès est nul, qu'un auteur pour « l'élite » est nul aussi, bref qu'il n'y a que moi qui vaille... Moi, vaille que vaille... Et les gifles, les ricanements, n'entament pas ma sordide illusion !

[26 juin, Dordives]

26 – 6 – 76. Treize heures. Dordives.

Trente-quatre degrés à l'ombre. Quasi intenable. De minuscules bêtes noires, ailées, courent sur la peau, dans les cheveux... Un vent sec souffle. Hier, téléphone Alain : tout est en ordre pour le prix, ai envoyé mes lettres de garantie. Donc, à septembre. Hier, téléphone Monique Mayaud : bonne conversation. Surtout, ai oublié de dire qu'à mon retour avant-hier soir rue [de] Monceau, m'attendait lettre extraordinaire de Monique Kuntz, bibliothécaire de Vichy, ayant lu *Van Horn* et *Cratère*. Quelle lettre ! Nature. Parlant de violence, solitude, tendresse. Commenant par : « Fichtre, Boris Schreiber ! »

Elle est peut-être un maillon important de par sa situation intermédiaire. Il est temps !

[11 août, Travemünde]

11 – 8 – 76. Trave[münde]. Onze heures.

Avant-hier soir, au Grinzing. Cithare, chants en chœur, et j'ai chanté en russe, et un ex-colonel s'est levé pour m'embrasser, un peu saoul. Ces Allemands ! Mais d'autres ont fait la grimace à mes chants russes. Marcel (père de Luce) dit : « C'est un repaire d'ex-nazis. » C'est vrai.

Hier, lettre de Monique Kuntz. Elle s'occupe de mes livres. Mais a de soudain bizarres élans de tendresse... ! Alors, Luce, bien sûr... Et Caillois a lu *Le Cratère*. Je ne l'aurais jamais cru.

[13 août, Travemünde]

13 – 8 – 76. Trave[münde]. Onze heures.

Vent et soleil ; ici, ces maisons, ces routes, cette promenade du bord de mer : tout soigné, briqué, « respecté ». Mais je crois que la cure est bonne.

Et puis ? Hier, coup d'œil sur l'Allemagne de l'Est, (en traversant la Trave) avec miradors et barbelés... Caillois trouve des faiblesses de style au *Cratère*. Évidemment...

[17 août, Travemünde]

17 – 8 – 76. Trave[münde]. Douze heures trente.

Ai eu lettre de D. Aury, bien. Téléphoné à Alain, qui m'a rassuré pour mon prix : tout ne commence que le 10/9. Lis le *Journal* de Mauriac : ces impulsions semblables aux miennes... Et ça donne ? Troyat – dit-il – voulait révolutionner non seulement la forme (Nouveau Roman ?) mais le sujet. Et y renonce, vraiment.

Mais moi ? La forme est investie par le sujet, chez moi extraordinaire. Alors ?

À part ça : bien. Luce, mieux. Repos. Parents. Et maman en Israël se sent bien.

1976

[24 août, Bruxelles]

24 – 8 – 76. Dix heures trente. Bruxelles.

Après Cologne (assez sinistre), ici, que j'aime toujours revoir, malgré la chaleur aujourd'hui. Tas de souvenirs. Voyage sur les autoroutes assez monotone. Hier, dès l'arrivée, marche sur grande avenue vers la gare du Midi, (où je situais [«] George [»]), pensées sur mes premières venues, ici, et cette phrase : « Je marche vers mon passé, sans me retourner. »

[2 septembre, Trouville]

2 – 9 – 76. Trouville. Onze heures trente.

Pluie, comme souvent le matin ; hier et avant-hier, soleil chaud l'après-midi. Accès de rage la nuit, au bruit des voitures ; les gens, à deux heures du matin, qui laissent ronfler leur moteur... et l'hôtel donne sur une petite rue, pourtant... Salopards.

Ai envoyé à maman un télégramme pour le 31. Fut à Jérusalem, messe pour papa, devant le mur : elle dit que ce fut extraordinaire. Voilà. Ici, bien, s'il n'y avait ces portières qui claquent, ces gosses infects dans les restaurants. Enfin !

Journal de Mauriac : idées. Bien. Mais : ne voit-il pas que sa « vie » est justement le sujet d'un roman, genre auquel il interdit tout sujet ?

Et l'originalité ? Pensait-il à moi pour *Les Heures qui restent*, jadis, le traitant de prétentieux, entre deux lignes, dans *Le Figaro* ? Je venais – sur le conseil d'Alain – de lui envoyer le livre.

[4 septembre, Trouville]

4 – 9 – 76. Onze heures. Trouville.

Téléphone de maman : tout bien et elle est en pleine forme. Avec M. Racine, elle peut enfin parler de moi, dit-elle, comme d'un homme. Oui. Et elle a en Israël, et le climat, le repos, les honneurs : on vient la voir, etc. Et c'est bien.

Cette nuit, dans deux rêves différents, ai rêvé de papa. Terrible, à certains moments, cette absence...

Hier, dîner à la Marina de Deauville, un peu bellement mélancolique au crépuscule, et le café au Normandy, où j'aurais pu me permettre de louer une suite, avec ma *Daimler* qui fait se retourner les gens, et l'on me prend pour... quoi ? Un gars du cinéma, du festival du film américain, ici, en ce moment. Et au bar du Normandy, ces vedettes (A. Delon, N. Courcel), d'autres, entourées, choyées, foule les attendant à la sortie. Et moi, inconnu, beau peut-être, qu'on regarde, qu'on croit reconnaître. Et tout est là. Ai tout de même serré la main de R. Sabatier, un faisandé de plus...

[7 septembre, Trouville]

7 – 9 – 76. Trouville. Onze heures dix.

Luce prétend que le cas de Cl. Mauriac est pire que le mien : l'impression de tout devoir à son père. En fin de compte, à travers toutes les « joies de classe » qu'il a connues, il en arrive au même dénuement que moi. Dénuement spirituel.

Mais quel journal « fabriqué », mélange de dates, etc. pour qu'apparaisse l'immobilité du temps. De toute façon, elle apparaîtrait, mais à travers son « mouvement », et les deux, sont tout.

[16 septembre, Paris]

16 – 9 – 76. Paris. Douze heures.

Dîners, conversations, connaissances nouvelles et rapprochement avec les anciennes. Hier, tout très bien avec D. Aury et M. Maillaud (elle, limitée, au fond). Mais même là, n'ai-je pas tendance à parler de mon ratage d'écrivain ? Curieux comme Maillaud ne dit rien sur *Le Cratère*. Lettre de Kuntz (des Canaries) où elle dit aimer moins *Pompéi*. Pourquoi pas ?

Mais la gloire ? Que même (d'après Maillaud) le « Nobel » ne fait pas obtenir. Avoir foi en les voies mystérieuses...

Téléphoné à Marcelle : bien, veut une « augmentation », mais raisonnable en dépit de tout. Et visite de M. Racine : préoccupé par les « garanties » aux banques, etc. Donc, il faut vendre, évidemment. Que fera Elf ?

À propos : même Maillaud a été étonnée de voir Piatier ne pas lire *Le Cratère*. Piatier disant l'autre jour à Alain : « Merde, maintenant il faudra que je lise les livres de Boris Schreiber. » Maintenant, qu'elle est membre du jury.

[22 septembre, Paris]

22 – 9 – 76. Paris. Seize heures trente.

Le Prix : déjà, en plus des ragots, des articles à la fois bons et... venimeux. Mais Alain prétend que c'est très bien. Ce matin, interview de Vrigny (qui ne s'était pas manifesté pour *Le Cratère* !) Et là, tout sourire, toute bonhomie : tous, ils ont, dans ces milieux, un roman, un jour ou l'autre, à caser. Donc... Finis, les mépris...

Donc, pour un livre « vrai », il faut agir en dehors des livres, la politique, les scandales, la prison... l'argent. Sans lui, qu'eussé-je inventé ? La politique ? Ou la chance ? Ai dit au micro que papa désirait se perpétuer – indirectement – par un prix. Ce soir, Piatier. Demain, Nourissier.

[23 septembre, Paris]

23 – 9 – 76. Seize heures trente. Paris.

Quelques déceptions : hier, Piatier, très rosse, me disant qu'étant du même jury, elle ne me citerait jamais au *Monde*.

- Avant, je n'avais pas de raison de ne pas parler de vous. Maintenant j'en ai.

Voilà. Je n'ai pas accusé le coup, fus gentil, et nous parlâmes de tout bien qu'elle trouvât mes goûts « retardataires » ! Tout à l'heure, avec Nourissier, ai-je gaffé en disant que j'avais lu ses livres mais ne savais pas en parler ? Bien qu'écrivant à la *NRF*... Il semble l'avoir admis. Tout cela, compliqué ; Nourissier qui paraît gentil... Et puis : suis-je attardé ? Problèmes et problème...

[30 septembre, Genève]

30 – 9 – 76. Genève. Dix-neuf heures trente.

Belle promenade au bord du Rhône. Arbres sur sentier étroit dans la nuit. Ai vu des tas de gens que j'ai la flemme de nommer. Surtout : Max m'avait parlé de Josiane Duranteau, critique au *Monde* et à *L'Éducation nationale*. Ai déposé mon livre chez elle. Ce fut lundi. Hier soir, elle téléphone : j'étais absent (Max...) et j'appelle ce matin. Jadis elle fut à *Combat*. Et elle a aimé mon livre.

- Ce palace, c'est un enfer. C'est l'enfer. On ne peut s'arracher de ce livre. Il vous brûle et on ne peut s'en passer. Qui en parlé dans *Le Monde* ?

- Personne.

- Ce n'est pas possible.

Bref, elle m'a dit que ça allait changer : Ah ! que Piatier entende parler de moi par ses collaborateurs ! Et en bien. Qu'elle revanche ! Avons longuement parlé et dînons ensemble lundi.

Mais Luce au téléphone, mécontente de ce que je lui dis que je ressortais avec Max, n'a pas montré « d'intérêt » pour ce que je disais, et après quelques mots, ai à nouveau raccroché. Ne se rend-elle pas compte ? Alors que Duranteau peut être une chance pour moi.

1976

[16 octobre (1), à bord du *Mermoz*]

16 – 10 – 76. Dix heures trente. Mer Rouge.

Hier, après Port-Saïd (où le *Mermoz* fut encadré de petits bateaux bigarrés de marchandises, avec ces marchands désarmants, nous proposant tout à trente mètres au-dessous de notre pont), ce furent l'ahurissant voyage et le Caire, le désert ici, la pouillerie là, grouillement, cris, et ce soleil brûlant de poussière. Nous fîmes tout au pas de course (Pyramides, musée, etc.) avec ce groupe. Et fus déçu. Retour par Suez, où toutes les traces de guerre... Dire qu'Israël là, fut à quarante kilomètres du Caire ! Et maintenant, trois jours de mer Rouge avant Djibouti. Envoyai du Caire télégramme à maman à Zürich. Bavarde avec P. Poncet, d'autres.

Apprends qu'à Paris, *Elle* a publié l'interview, avec photos même, Éric Ollivier de *Réalités* a demandé une interview. Devra attendre. Succès...

[20 octobre, à bord du *Mermoz*]

20 – 10 – 76. Douze heures trente. Océan Indien.

Hier, Djibouti. Le Yémen n'eut pas lieu, avion en panne. Fîmes survol du territoire le matin et car vers un village l'après-midi. Étonnant. Désert volcanique, pierres et quelques chameaux. Lacs sulfureux couverts de flamands roses ; cheminées volcaniques se dressant dans le désert, à très basse altitude survolés, l'avion ensuite, petit, plongeant dans les gorges, rasant les flots (à dix mètres), etc. et très secoué.

Chaleur et dénuement de Djibouti ; laideur plate, écrasée. Bref, assez étonnant.

Ce matin, avec Père Poncet, conférence sur Islam, préparée en vitesse sur mon atlas historique. Je crois, certain succès. Voilà. D'ici Bombay, donc, conférences et parenthèse pour mon travail à moi.

De Paris, nouvelles : ça a l'air d'aller. J'espère que pour mon prix, je ne manque pas trop.

[28 octobre, Bombay]

28 – 10 – 76. Bombay. Douze heures.

Le délire, l'incommensurable, est normal ici. Ce fut Agra, en voiture de Jaipur, et Fathpûr-Sîkrî, la ville-palais abandonnée d'Akbar : à l'orée d'un désert qu'on tente de recultiver *today*. Assez frappant, mais froid. Voyage épuisant, surchauffé, campagnes misérables mais cultures, et tout cela, plat, à l'infini.

Agra : l'inouïe citadelle, dix fois le Kremlin, grès rose et marbre blanc, ciselures sur base carrée, le raffinement de la mosquée blanche, marbre, les appartements, et au loin, au-delà du lit sablonneux du fleuve, le Taj Mahal.

Là : perfection « inhumaine » du marbre avec des incrustations de roses semi-précieuses. Le cercle, l'octogone, la pureté, quelque chose de fermé qui crée l'extase sans toucher l'âme. Les Arabes sont autres à Grenade. Peut-être par le mouvement. Qui est au fort d'Agra, un peu dépassé par l'immensité.

New-Dehli : à revoir. Parcs et misère. Comme ici, la misère d'une marée humaine nauséabonde, couchée sous des sacs noirs, sur la boue noire, le long des murs, des rails, des marécages pestilentiels. Informe, dans les ordures, on ne les distingue plus. Côté craintif des gens. Et on atteint cet hôtel, Taj Mahal Palace, luxe écrasant, à deux pas du reste. Le grouillement, la touffeur.

Donc, rejoignons le *Mermoz* à Cochin. Allons visiter. Quoi ? Ajanta ? Il faudrait. Hier, téléphone à maman : étonnamment bien. Tant mieux. Me sens « débordé » par mille choses. Ai maigri. Aussi, à l'instant, breakfast un peu trop copieux.

[29 octobre, Bombay]

29 – 10 – 76. Dix-neuf heures quinze. Bombay.

Cette ville, rêvée depuis trente ans par moi ! Ce matin, Elephanta : ces neuf grottes, les poses de Shiva, sa moue. Les formes et les rythmes.

La ville. Et des scènes : le mendiant, un peu simplet. On lui donne du pain, et il rit, danse, se cogne la tête sur la portière du car, émet quelques sons.

Ce jeune mendiant, beau, paralysé, assis au milieu d'un carrefour noir de voitures. Il implore. On lui tend des roupies qu'il ne peut prendre, dans notre taxi. Le chauffeur d'un autre taxi saisit nos billets et les lui donne.

Soleil. Immeubles délabrés. Les lits noirs en pleine rue.

[30 octobre (1), Bombay]

30 – 10 – 76. Dix-neuf heures trente. Bombay.

Hier soir, un petit mendiant s'approche, un singe sur l'épaule. On lui a donné du pain, des confitures. Et il a tout donné au petit singe. Et lui ? Il a répondu :

- *After*.

Il ressemblait au mendiant de Murillo. Ce matin, tour guidé. Un temple jaïn, d'étonnante activité. Les tours du silence des Parsi (signe de charité que de donner son corps aux oiseaux). Les Hindous ne peuvent prier que devant une image ou statue parfaite.

Ai téléphoné à Alain : il paraît que j'ai « une bonne presse » !

Bien.

[30 octobre (2), Bombay]

Vingt-trois heures.

Tour dans Bombay des prostituées : hallucinant. Femmes en cages, gosses à leurs pieds, gosses dehors, dans l'interminable rue hurlante, pleine de mendiants, noirs sur le trottoir noir, et échoppes d'artisans alternant avec ces bordels « cages », plusieurs femmes assises devant un rideau. Et l'odeur nauséabonde. Bébés dormant sur le trottoir.

On ne s'y retrouve plus.

Dans la librairie de l'hôtel, tous ces livres anglais – ou traduits – et les miens... Toujours rien. Et Luce disant : « On ne peut rien pour ces gosses ; ils n'ont pas l'air affamé. » L'air ! Savoir... J'ai été assez choqué.

Inde. Bombay. La plage sert aux meetings, pas aux baignades. Ici, on ne se baigne pas. Mille impressions s'entrechoquent...

[4 novembre, à bord du *Mermoz*]

4 – 11 – 76. *Mermoz*. Onze heures trente.

Enfin ! Cette expédition de Mysore, Bangalore, Goa ! Dix heures de car tressautant, et ces vieux (courageux mais peu agréables) râlant... Certes, les deux temples : Halebid et Belur. Douzième siècle. En pleine nature. De la dynastie Hoysala. Un délire de sculptures imbriquées. Et leurs Dieux de taille différente. Inouï et irritant par un foisonnement ennemi de la concentration. Laquelle régnait au début.

Puis : palais de maharadjahs, foule, hôtels, villages à mesures. Sont-ils malheureux ? On n'a pas pu s'arrêter. Rien. Mais avant-goût assez immense. Ai acheté *History of Indian Philosophy*, « extra », à Bombay. Toutes les questions de base.

[11 novembre, à bord du *Mermoz*]

11 – 11 – 76. Dix-neuf heures. Mer Rouge.

Oui, nous fûmes au Yémen. Extraordinaire désert ponctué d'oasis, coupé de longues gorges verdoyantes. Sanaa : la capitale. Extraordinaires hautes maisons de boue, à six étages, aux fenêtres minutieusement décorées, et les hommes, poignard sur le ventre, les femmes entièrement voilées, les ânes et les voitures, et les klaxons et la poussière. Ahurissant, médiéval et actuel. Tout cela, de Djibouti, en avion.

À bord, les gens qui m'abordent, me demandent si je donne des conférences à Paris. Bref... Et Luce, au milieu de tout ça, qui – à ma grande colère – semble dépassée...

[14 novembre (1), Lacs Amers]

14 – 11 – 76. Seize heures. Lacs Amers.

Y sommes depuis treize heures. Grande beauté ; chaleur. Ce matin, traversée du canal, comme on l'imagine : plat, désert, travaux.

Et ici, les convois attendent pour se remettre en route.

À bord : cancans, pleurs, danses, costumes. Et je fais des connaissances : gens qui « m'admirent » pour conférences, etc. Une femme qui connaît Cerisy (colloques), calée, bien, âgée. Une autre, plus jeune, belle, libraire à Nancy, ne me connaissait pas. Un comble. Que je tente de rattraper... Hier, avons longuement parlé. Est-elle impressionnée ?

On verra.

Croisière tire à sa fin. En dire quoi ? Ce fut bien, mais on verra...

[26 novembre, Paris]

26 – 11 – 76. Dix heures quarante-cinq. Monceau.

À nouveau, vacillements. Hier, vers quinze heures, maman entre dans mon bureau, yeux et pâleur, moitié vrais et moitié « faits ». S'assied :

- Réponds-moi franchement, Boris. Cela te ferait quelque chose si je mourais ? J'ai envie de me suicider, j'en ai assez de vivre.

Moi, en plein travail, m'interromps donc, et commence à la raisonner, à lui dire que ces moments terribles, pourquoi y attacher plus d'importance qu'aux autres ? Etc. Qu'elle se contredit elle-même puisque – l'affaire étant quasi vendue, et bien, et grâce à elle, surtout – elle avait toujours prétendu qu'elle « saurait » s'occuper, vu ses qualités d'intellect. Et voilà qu'elle flanche ? Elle parut rassérénée. Et j'ai téléphoné à Luce – au chevet d'hôpital de sa mère qui va mieux – pour lui recommander grande douceur, prévenances, etc., maman ayant ajouté avant de sortir :

- J'ai besoin de douceur. Ton père venait, caressait mes cheveux.
- Pourtant tu as eu aussi des dépressions du temps de papa, et pires !
- Oui, mais c'était différent. J'avais une joie de vivre que je n'ai plus depuis janvier.
- C'est peut-être un peu tôt. Et puis je me souviens de certains jours où tu as été en pleine forme.
- Moi je ne m'en souviens pas.

Tout cela avec ce regard à demi rentré, buté, faussement doux, aigre, et on sent qu'elle en veut – pourquoi ? – à Luce...

Ha ! Ah ! Ces histoires... Toujours de l'impayable. Y compris mon dîner d'hier avec Monique Kuntz. Certes, elle fait tout pour moi. Mais me rapporte les ragots de Max qui tourne (un peu ?) à l'aigre devant une légère rupture de ma malédiction. Et aussi me reproche mon argent. À dix-huit heures, cocktail V. Larbaud, à la Maison de l'Amérique Latine.

1976

[30 novembre, Paris]

30 – 11 – 76. Onze heures. Monceau.

On me parle de la *Lettre à mon père* de la NRF. Alain prétend qu'il faut en faire un livre. Peut-être. Mais pour l'instant, ce n'est pas mûr. Et il y a toujours le risque que ce soit un conte étiré.

1976

[1^{er} décembre (1), Paris]

1^{er} – 12 – 76. Douze heures trente. Monceau.

Triomphe du moi. Mais aussi du mien ? Mystère. Hier, J. Duranteau : elle m'aidera.

Maman juge mal : même la *Lettre à mon père* qu'elle trouve offensante. Or, non, on me dit le contraire.

[1^{er} décembre (2), Paris]

Vingt-deux heures.

Par instant, « il y en a » marre. Ma mère qui fait tout « exprès », et moi « exprès » ne dis rien quand elle ne mange pas, etc. sachant qu'elle l'attend et donc « exprès » ne mange pas. Cette semi-simili-dépression...

[4 décembre, Paris]

4 – 12 – 76. Quinze heures. Monceau.

Enfin seul dans l'appartement ! Sans maman, sa nervosité, son agressivité (là, vis-à-vis de Luce qui, trop chargée, allant voir sa mère à l'hôpital, avait omis d'acheter – pour maman – la *NRF* (où a paru ma *Lettre*). Sans Luce et sa trop fréquente tristesse (bien qu'il y ait de quoi, parfois). Donc, seule la vieille Madeleine est là ; je viens d'avaler deux crêpes et repense à mon entrevue avec J. d'Ormesson, avant-hier, positive, semble-t-il. Lui, mon âge, mais un tel autre monde, séduisant, et – par le hasard de la conversation – surpris (ou séduit ?) par mes propos, ma vie, mes avatars, drôles, tragiques, uniques. Il s'exclamait souvent. Avons dépassé l'horaire prévu, nous nous reverrons.

- Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

De son vaste bureau directorial du *Figaro*, il me reconduisait vers l'ascenseur. Espérons en cette chose. De là, Piatier au *Monde* toujours la même piquée.

Ce rire de d'Ormesson m'écoutant narrer mes oraux d'examens : « Schreiber ? Vous êtes allemand ? » « Non, russe. » « Vous êtes né à Moscou ? » « Non, à Berlin. »

1976

[15 décembre, Paris]

15 – 12 – 76. Monceau. Onze heures trente.

Hier, maman – de nouveau très bien – partie pour Israël. Ici, entamons le déménagement des pièces pour séparer un peu les deux appartements. Bientôt, l'affaire vendue. Espère, que malgré le coût de la vie, ça suffira pour vivre au train d'aujourd'hui.

Peine pour travailler. Lis les lettres de *NRF*. Il n'y a pas à dire : tous les vrais écrivains sont vraiment des vrais.

1976

[18 décembre, Paris]

18 – 12 – 76. Douze heures quinze. Monceau.

Soleil ; nuit pas bonne, avant quatre heures du matin. Ai trouvé fin de *Pas de quartier* et « Van Horn » que je vais noter de suite sur le cahier.

[28 décembre, Dordives]

28 – 12 – 76. Onze heures vingt. Dordives.

Neige. Embêtement peut-être d'aller à Cannes dans cette grosse voiture ! Histoire avec Luce : depuis dix ans que nous sommes ensemble, elle n'est même pas capable de dire de quel poète du dix-neuvième siècle dont le nom commence par « M » sont les vers suivants :

J'aime et je veux souffrir
J'aime et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir

Elle a trouvé que c'était du dix-neuvième siècle et m'a demandé la première lettre du nom : j'ai dit : « M ». Alors la voilà qui cite Malherbe ! (dix-septième siècle, début !). Et je cite d'autres poèmes du même « M ». Rien. Pourtant, depuis dix ans, ce sont toujours les mêmes poèmes que je récite, et en disant l'auteur !

Quelque temps passe et elle oublie à nouveau ! On ne peut pas dire que pour un écrivain ce soit là la « crème » des compagnes ! Contrairement à ce que Luce prétend, ce n'est pas une question de mémoire, mais de sensibilisation à la poésie. D'où ma colère, mon irritation, que – maintenant – je parviens à contenir malgré tout.

Parfois, pour des vétilles – ma sortie d'hier avec Max – elle fait un visage de travers qui m'irrite, alors qu'elle sait qu'il s'agit – en plus de l'amitié – d'une sortie un peu professionnelle. Et j'ai aussi des moments d'angoisse. Les remarque-t-elle ? Pas souvent.

Hier donc, avec Max. Seuls dans sa vieille maison. Longuement il m'a parlé de ma *Lettre à mon père*. Ces deux mouvements qui se rejoignent, au dernier instant ; la pudeur. Il dit, comme Alain et Henri : « Il faut en faire un roman. » Puis sommes allés dîner rue Mouffetard (à cause de la lettre, près de la Contrescarpe !). Et il m'a parlé de sa liaison (Marie) et j'ai tenté de défendre Marguerite dont je reconnais pourtant qu'elle est assommante. Mais il a un certain cran dans la panique « amoureuse »... et parle de son roman.

Ici, Luce qui vient d'entrer, citant Musset qu'elle a découvert dans un livre dont je lui ai dit qu'il se trouvait dans la bibliothèque... Et je lui ai fait honte de sa congénitale incapacité, aucun horizon culturel, aucune référence (on cite G. Sand en ce moment à la télé), donc par un « effort » approprié, on peut acquérir ces quelques notions primaires.

- Pourquoi tu n'oublies pas comment faire un bœuf mode et tu oublies Musset ? C'est pareil.

C'est « en soi », une fois pour toutes !

Elle est sortie. Et je sais que j'ai raison. Et tout ça m'irrite.

[31 décembre, Cannes]

31 – 12 – 76. Onze heures vingt. Cannes. Carlton.

Scènes avec Luce à Dordives au jour du départ : elle « râlait » vu qu'on partait à quatorze heures au lieu de douze. Je me mis en rage.

- Tu es folle ? Tu me vois content, et nous allons à Cannes rejoindre tes parents et *Mamouchka*, en Daimler, au Carlton ! Et tu vois que je suis détendu ! Et malgré ça tu oses faire la tête !

Je criai au volant, et Luce disant qu'elle avait simplement voulu éviter de rouler la nuit, et, face à mon silence, en rage, d'ajouter en pleurant :

- Surtout ne reste pas avec moi par pitié ! Dès que tu voudras, je partirai.

- Je ne dis pas non.

Nous roulions toujours sur l'autoroute et je me mis à énumérer ses défauts : elle ne me « sent » pas vraiment. S'attache aux détails. Est incapable d'analyser un livre en développant les thèmes. N'a jamais de références littéraires. Etc. Donc, un jour je le lui dirai et elle ira s'installer à Dobropol.

Puis, tout s'est calmé. En même temps ça me paraissait peu vraisemblable. Son petit visage loin du mien ? Certes, elle n'eût manqué de rien. Mais tant de choses nous lient. Mais il est vrai aussi que je dois sortir de plus en plus vu mon prix et mon désir de réussir à tout prix ! Que c'est dur une tendresse endurcie !

Cannes, grisaille, palace. Parents de Luce, bien. Maman : bronchite en Israël. Doit se reposer. Ai envoyé un poème à Jacqueline Piatier sur « Pointe Bic » ! et la pointe qu'elle me demandait, hier, à Lyon.

Fin d'année. Et de quoi ?